

bienheureux les pauvres d'esprit selon le monde. Ce sont les hommes détachés de la fortune et des grandeurs. En connaissez-vous d'autres qui sachent faire un bon usage de ce qu'ils possèdent, et qui puissent remplir avec dévouement de hautes et périlleuses fonctions ?

XXXVIII.—Sauf des exceptions individuelles, il n'y a de conscience que chez les peuples religieux : ailleurs on pense, on discute, on agit pour soi. Dans combien de livres où sont imprimés ces mots : *Nous Nous voulons la liberté*, on devrait trouver à l'errata : *liez l'autorité !*

Pressé de briller et de jouir, on méprise les études sérieuses. Il faudrait trop de temps pour devenir homme d'état, trop de gêne pour être homme de bien ; *ou se fait discoureur* : aussi, dans notre siècle, que de gens savent parler ; mais ne savent pas ce dont ils parlent.

(A continuer.)

FEUILLETON LITTÉRAIRE.

CHATEAUBRIAND.

(Suite.)

Le voyageur continua son chemin par les lacs. Le lac Érié fut le premier qu'il côtoya. Du bord, il pouvait voir, chose effrayante, les Indiens s'aventurer dans leur canots d'écorce sur cette mer incertaine dont les tempêtes sont si effrayantes. D'abord, et avant toutes choses, ils suspendent leurs manitous, comme autrefois les Phéniciens leurs dieux, à la poupe de leurs canaux et s'élancent au milieu des vagues soulevées. Ces vagues, qui surmontent le bordage des canaux, semblent sans cesse prêtes à les engloutir. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur les bords poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, en silence et sans autre mouvement que celui commandé par la manœuvre, frappent en mesure les flots avec leurs pagayés : les canots s'avancent à la file ; à la proue du premier, se tient debout un chef qui, à titre d'encouragement, ou d'invocation, répète à chaque instant le monosyllabe OAH. Dans le dernier canot, à la poupe, et fermant cette longue ligne d'hommes et de barques, un autre chef est encore debout, tenant une longue rame en forme de gouvernail. A travers le brouillard, la neige, les vagues, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée, le cou allongé des dogues hurlants et les torses des deux sachem, pilote et argure.

On dirait les dieux inconnus de ces eaux lointaines et ignorées.

Maintenant reportons nos yeux du lac à ses bords, des eaux au rivage.

« Dans un espace de plus de vingt milles, s'étendent de larges nénuphars. En été, les feuilles de ces plantes sont couvertes de serpents entrelacés les uns aux autres. Lorsque les reptiles viennent à se mouvoir aux rayons du soleil, on voit rouler leurs anneaux d'or, de pourpre et d'ébène ; alors on ne distingue plus dans ces horribles nœuds doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triples dards, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons et de sonnettes qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continu, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Coccyte. »

Pendant un an le poète voyageur erra ainsi, descendant les cataractes, traversant les lacs, franchissant les forêts, ne s'arrêtant au milieu des ruines de l'Ohio que pour jeter un doute de plus dans le sombre abîme du passé ; suivant le cours des fleuves, mêlant, le matin et le soir, sa voix à la voix universelle de la nature qui proclame Dieu, rêvant son poème des *Natchez*, oubliant l'Europe, vivant de liberté, de solitude et de poésie.

A force d'errer de forêts en forêts, de lacs en lacs, de prairies en prairies, il s'était sans le savoir rapproché des défrichements américains. Un soir, il avisa, au bord d'un ruisseau, une ferme bâtie de troncs d'arbres ; il demanda l'hospitalité, elle lui fut accordée.

La nuit vint ; l'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer. Il s'assit dans un coin de la cheminée, et tandis que son hôte préparait le souper, il s'amusa à lire à la lueur du feu un journal anglais tombé à terre.

A peine eut-il jeté les yeux dessus, que ces quatre mots le frappèrent :

FLIGHT OF THE KING.—FUIE DU ROI.

C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et son arrestation à Varennes.

Le même journal racontait l'émigration de la noblesse, et la réunion des gentilshommes sous les drapeaux des princes.

Cette voix, qui pénétrait jusqu'au fond des solitudes pour lui crier : « Aux armes ! » parut au voyageur un fatidique appel.

Il revint à Philadelphie, traversa la mer poussé par une tempête qui le jeta en dix-huit jours sur les côtes de France, et au mois de juillet 1792, il aborda au Havre, en disant :

« Le roi m'appelle, me voilà ! »

Au moment même où Chateaubriand mettait le pied sur le bâtiment qui le ramenait au secours du roi, un jeune capitaine d'artillerie, appuyé contre un arbre de la terrasse du bord de l'eau, regardait Louis XVI se montrant à une fenêtre des Tuileries, coiffé du bonnet rouge, et d'une voix

où se mêlait la pitié, il murmurait : « Cet homme est perdu ! »

« Ainsi, dit le poète, ce qui me semble un devoir renversa les premiers desseins que j'avais conçus, et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avaient point besoin sans doute qu'un cadet de Bretagne revint du fond de l'Amérique pour leur offrir son obscur dévouement. Si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôte avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence ; car personne ne savait que j'existais. Un simple démenté entré moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde. J'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat. Mais de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. »

Chateaubriand rapportait *Attala* et *Natchez*.

A peine arrivé, comme si le jeune voyageur voulait clouer son avenir à la France, il se marie. Est-ce une précaution qu'il prend contre lui-même ? l'époux veut-il brider le poète ?

M. de Chateaubriand et sa femme vont habiter le cul-de-sac Férou, un nid sombre caché derrière Saint-Sulpice. D'ailleurs, le futur soldat de Condé ne peut ni trop ni trop bien se cacher.

La France est bien changée depuis dix-huit mois qu'il l'a quittée ; il y a beaucoup de choses nouvelles, et surtout beaucoup d'hommes nouveaux. Ces hommes nouveaux s'appellent Barnave, Danton, Robespierre. Il y a bien encore Marat ; mais celui-là n'est pas un homme, c'est une bête fauve. Quant à Mirabaud, il est mort.

N'importe, notre gentilhomme prend langue. Il aborde l'un après l'autre tous ces hommes, voués à des partis divers, mais à un même échafaud.

Il visite les jacobins, le club aristocratique, le club des gens de lettres, le club des artistes ; les gens comme il faut y sont en majorité ; il y a même des grands seigneurs. Lafayette et les deux Lameth y vont ; Laharpe, Champfort, Andrieux, Sedaine, Chénier y représentent la poésie, la poésie du temps, c'est vrai, mais au bout du compte, on ne peut pas demander au temps ce qu'il ne peut donner. David, qui a fait une révolution dans la peinture ; Talma, qui a fait une révolution au théâtre, manquent rarement une séance. Il y a deux conseillers à la porte, chargés de reconnaître les cartes.

L'un est Laïs le chanteur, l'autre est le fils naturel du duc d'Orléans.

L'homme du bureau, l'homme noir dont